

Un Turc éclairé



Levent Yilmaz

14 juillet 1969: naissance à Ankara.
1986-1987: lycée franco-phonie de Tevfik Hikret, à Ankara, puis Oak Park High School, à Kansas City, dans le Missouri.
1991: publie une « Anthologie de la poésie turque contemporaine » (avec Jean Pinquie) aux éditions Publisud à Paris, puis une anthologie de la poésie française de puis 1945, à Istanbul.
1993-1994: déjà diplômé de la faculté de communication de l'université d'Ankara, il obtient un DEA à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, sous la direction de François Hartog, puis un docto-

rat en 2002.
1996: suit le séminaire de Paul Ricoeur à Naples, après celui de Marcel Gauchet à l'EHESS.
2000: directeur de la collection « Lettres turques » aux éditions Actes Sud, où il publie Ahmet Altan et Perihan Magden.
2003-2004: conseiller de Words Without Borders, revue de traduction de littérature mondiale, et codirecteur de la collection « New Republic of Letters », coéditée par les presses de l'université Yale et Bilgi-Istanbul.
2004: publie « Le temps moderne » (NRF essais, Gallimard).

Voltaire et Montesquieu, puis diffuse les Lumières et les idées de la Révolution. Jusque-là influencée par la poésie persane, la littérature se donne pour modèle le grand roman européen ; le monde arabe n'avait jamais été, pour les Ottomans, qu'une région parmi d'autres, plutôt facile à contrôler : en prenant après 1918 son indépendance, il sortit des préoccupations de la jeune république.

Atatürk accentua ce tournant, j'imagine ?

Bien sûr. En imposant le dimanche comme jour férié, puis en donnant en 1934 aux femmes le droit de voter et d'être éligibles, il contribua à la modernisation. Mais il abolit aussi l'alphabet arabe pour le remplacer par le latin, tout en « épurant » le turc de ses mots persans, arabes et grecs, en sorte qu'un roman imprimé à la fin du XIX^e siècle devint à double titre illisible aux nouvelles générations. La vieille culture d'origine persane qui rattachait à l'ensemble moyen-oriental les peuples de la Sublime Porte laissa entièrement la place, en moins d'un demi-siècle, à une culture d'inspiration euro-

péenne. La littérature passée continua d'être lue – quand elle avait été « traduite » dans la langue nouvelle –, mais sans provoquer de nostalgie. La Turquie cessa dès lors de se situer culturellement en Orient.

La laïcité radicale imposée par Atatürk ne rencontra pas que des opposants, j'imagine ?

Non. La présence d'orthodoxes et de juifs sur le territoire turc, comme l'extraordinaire diversité ethnique de la population, avait déjà suscité cette sorte de relativisme qui s'exprime ouvertement aujourd'hui : le mouvement nationaliste des Jeunes-Turcs comportait d'ailleurs de nombreux juifs. Chaque Turc trouvant un chrétien, un Bulgare ou un Arménien dans son arbre généalogique, c'est aujourd'hui un pays laïque, quoique originairement musulman, qui veut rejoindre l'Europe – comme la France est un pays laïque, quoique incontestablement chrétien d'extraction ; les

islamistes radicaux, les kémalistes intégristes et les militaires soucieux de préserver leur pouvoir sont moins nombreux, proportionnellement, que l'addition des nostalgiques et des radicaux qui rejettent ici l'Europe. Istanbul connaît certes des femmes voilées à l'iranienne, et l'Anatolie ses épouses battues, mais l'ex-Constantinople a aussi son festival du film gay et lesbien. Tout comme à Paris, on trouve de tout dans l'ancienne capitale des empereurs romains d'Orient : l'idole de la chanson turque, Zeki Muren, était un homme vivant et chantant en femme, au su de tous.

La Turquie se serait encore plus nettement défaits de son passé que nous ?

Sans doute. Beaucoup de Français gardent des nostalgies souverainistes ; aucun Turc, à l'inverse, n'est tenté de regretter l'Etat totalitaire ou les groupes armés qui le combattirent : les nouvelles générations – 70% de la population a moins de 35 ans – sont si profondément impliquées dans le présent qu'elles ont déjà oublié ce qu'elles vivaient voilà encore cinq ans. Et